

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Un jour sans fond

Benoît Larose



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larose, B. (2001). Un jour sans fond. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 47–53.

## Un jour sans fond

Benoît Larose

**T**rois bouteilles vides et quelques sous noirs, voilà ma fortune. Bien sûr, je suis libre et personne n'ose me faire la morale. Mes vieux habits et mes semelles trouées imposent le respect. Tout le monde se tait devant la pauvreté, parce que les mots les plus simples deviennent des blasphèmes lorsqu'on s'adresse à quelqu'un qui a faim. Par pudeur, la plupart des gens baissent la tête et s'inventent une justice divine. Mieux vaut oublier ses malheurs pour se féliciter d'être si sage et tellement à l'aise. Quarante heures de boulot par semaine valent bien la tranquillité d'esprit. Après tout, l'indigence n'accable que ceux qui capitulent devant la vie. Sourions-leur car ils auraient pu être. Souriez-moi, car j'ai cessé de me battre.

L'air de novembre s'infiltré chez moi. Assis sur ma table, je contemple une casserole d'eau que j'ai déposée sur la cuisinière. Demain, un technicien doit venir couper le gaz. Je profite donc de la journée pour cuire mon dernier sac de riz. J'habite un logement attribué par l'État. Enfin, pour l'instant, parce que c'est un privilège auquel je n'ai pas droit. Je suis un citoyen en règle mais, puisque je n'ai pas de revenu, je ne suis pas un contribuable. Je prends soin de ne pas déranger mes voisins, alors on me tolère. Toutefois, il me faut rendre des comptes et on viendra sûrement me menacer d'éviction si je ne paie pas mon loyer. Il me reste quelques cigarettes et une douzaine de gélules bleues. Bref, mon statut social se résume à un abri temporaire et à une anesthésie générale. Bienheureux les biochimistes car mon royaume a l'éclat d'un jour sans soleil. Mes rêves sont éteints, mais quelques molécules savamment concoctées m'évitent les regrets. Cependant, comment pourrais-je ne pas envier mes contemporains ? Malgré moi, je désire cette paix propre aux hommes sans grande volonté. Je veux un patron qui me volera la vie en échange de repas chauds. Manger du riz froid, passe encore, mais je ne pourrai pas supporter tout un hiver sans chauffage. J'ai l'âme en faillite.

Depuis combien d'heures suis-je assis sur cette table ? Depuis combien d'années suis-je à la dérive ? Je n'ai rien compris à ce cirque que l'on nomme la réussite. Pourtant, j'y ai cru. Lorsque j'étais enfant, mon père me disait souvent que tout travail mérite salaire. J'ai rapidement découvert que l'on n'est jamais payé selon son mérite. Au lieu d'être comptable comme il l'aurait voulu, j'ai été plongeur dans de chic restaurants du centre-ville, garçon de café, livreur de pizzas, maçon, aide-pâtissier et correcteur d'épreuves. J'ignore pourquoi, mais aucun emploi ne semble me convenir plus de deux semaines. Puisqu'il n'y a pas de sots métiers, les sots font un peu de tout. De toute façon, je ne sais rien faire. À l'école, je n'ai appris qu'à apprendre. Pour mon plus grand malheur, les étudiants professionnels ne gagnent pas très bien leur vie ces temps-ci. Le chômage sévit, mon portefeuille écope. Je me lève. L'air du salon saura peut-être me changer les idées.

Je ne trouve rien pour me distraire dans les quelques livres que je possède. En vérité, ma bibliothèque est encore plus pauvre que moi. Pour toute poésie, j'ai une œuvre de Rimbaud et un recueil de Baudelaire. Les cinq ou six romans que j'ai sont des livres de science-fiction. Rien d'étonnant à ce que l'humanité me soit un mystère puisque des robots et des extraterrestres ont longtemps été mes meilleurs amis. La froide logique d'une machine est moins terrifiante que la bêtise de l'homme qui a su l'inventer. J'ai vu la science dans toute son horreur et toute sa bonté. J'aime bien parcourir la galaxie pour combattre et découvrir. Je crois que c'est l'absence de tout, le vide intégral de l'espace qui m'attire. Le soir, dans mon lit, je lutte contre le sommeil le temps d'une autre aventure, le temps de lire un dernier chapitre. L'ennui, avec ces romans, c'est que l'attraction terrestre finit par nous rappeler à l'ordre. Prisonnier d'une planète insipide, je suis trop lourd pour voler, trop honnête pour survivre. Je tente d'échapper au silence qui m'entoure, j'allume mon vieux téléviseur. Pour s'oublier ou mourir lentement, rien ne vaut les émissions de l'après-midi. Je suis chanceux, les dimanches après-midi de novembre sont particulièrement mortels. Bien calé dans mon fauteuil, je m'abandonne au plaisir facile de la passivité la plus complète.

À l'écran, une chanteuse dans une robe de satin s'égosille allègrement. Chaque fois qu'elle entonne un nouveau couplet, la jeune femme tend la main avant de se frapper la poitrine. C'est très théâtral, mais peu convaincant. La justesse de sa voix prouve qu'elle aurait dû devenir commis de bureau ou vendeuse de chaussures. À tout instant, et malgré l'idiotie des paroles, elle ponctue sa chanson de sanglots. Curieusement, chaque fois qu'une femme chante une histoire d'amour, elle finit par pleurer. J'imagine que la plupart des hommes sont des salauds. Peut-être que les chanteuses sont particulièrement sensibles ou qu'il est plus simple de faire des rimes lorsqu'on renifle. Je ne sais pas. Je ne change pas de chaîne car, de toute évidence, ce supplice musical tire à sa fin. Malgré tout mon courage, j'accueille les dernières notes avec soulagement.

En gros plan, un acteur de deuxième ordre attend patiemment que les maigres applaudissements qui saluent la performance se terminent, avant de prendre la parole. Le teint pâle et les yeux cernés, il fixe la caméra avec insistance.

— Merci, Chantal. Nous voici à mi-chemin de notre objectif et nous avons besoin de vous pour atteindre notre but. Appelez-nous immédiatement pour faire un don. Votre geste de générosité, quel qu'il soit, peut sauver une vie. Donnez selon vos moyens, même si ce n'est pas grand-chose. Les enfants malades comptent sur vous. Appelez au numéro apparaissant au bas de l'écran. Nos téléphonistes sont là pour recueillir votre argent. Toute l'équipe se joint à moi pour vous dire merci. Merci du fond du cœur. C'est grâce à vous que nous saurons vaincre la maladie. Nous allons maintenant voir une histoire de courage et d'amour. Il s'agit d'un petit gars de huit ans, appelé Étienne, qui se bat contre la maladie. Étienne lutte contre un cancer depuis des années et nous l'avons rencontré pour vous. À toi, Étienne.

Le visage famélique de l'intéressé apparaît aussitôt à l'écran. Il ne semble pas en très grande forme. Je me demande si c'est son maquillage qui lui donne ce teint verdâtre ou si c'est mon téléviseur qui se fait vieux. Au fil des ans, les téléspectateurs en ont vu grandir et mourir des centaines comme lui. Il faut dire qu'un

enfant avec des tuyaux qui sortent de partout suscite la sympathie. Les producteurs, des types particulièrement sympathiques, connaissent bien leur public. Au diable la dignité humaine. Ce qui compte, c'est de rentabiliser l'opération. Au Moyen Âge, l'Église vendait des indulgences. De nos jours, c'est la télévision qui s'en charge. La charité est une industrie prospère et il y aura toujours quelqu'un pour proposer, en échange de quelques dollars, une conscience toute propre. Moi, je n'ai même pas assez d'argent pour aller à la blanchisserie. Pourtant, ma chemise en aurait besoin. Sans grands espoirs, je change de chaîne.

Généreuse comme ces femmes que l'on sculptait à la proue des navires, une fausse blonde en sous-vêtements se prélassa sur un lit. De ses lèvres pulpeuses, elle m'invite au plaisir. Je me méfie de ces dames prêtes à exhiber leurs charmes devant une caméra. Elles promettent toujours plus que ce qu'elles ont à offrir. Celle qui se caresse devant moi est d'une sincérité digne d'un politicien. Entre chaque gémissement, elle détourne les yeux de la caméra pour lire la suite de son texte. Je la regarde tout de même retirer son soutien-gorge. Deux énormes seins envahissent l'écran. Ses cris de jouissance s'accompagnent d'une musique rythmée. D'une main, la jeune femme se masturbe fiévreusement, alors que de l'autre, elle se pétrit la poitrine. Comme je m'y attendais, un homme entre dans la pièce et surprend la pécheresse en pleine débauche solitaire. Je me précipite sur le bouton du téléviseur afin de m'épargner l'ignoble dialogue qui, nécessairement, surviendra entre les deux amants. Dans ce genre d'émission, ce n'est certainement pas le jeu des acteurs qui peut nous faire oublier le ridicule du scénario. Je tente ma chance à une autre chaîne.

Un homme, dont la perruque ne trompe personne, me sourit de toutes ses fausses dents. Devant lui, un étalage d'armes à feu et de munitions scintille sous les projecteurs du studio. Bien en évidence sur sa veste kaki, une rangée de médailles militaires souligne l'importance du personnage. Pour passer à la télévision, il ne suffit pas d'être photogénique, encore faut-il être crédible.

— ... moins lourde que le P-90, mais avec une puissance de feu tout à fait comparable. Et, vous l'attendiez tous, le fameux AK-47. Le meilleur fusil mitrailleur disponible sur le marché dans cette catégorie. Légère, fiable et d'un prix plus que raisonnable, cette arme saura répondre à toutes vos attentes. Je vous rappelle que sont inclus, avec tous nos modèles, le trépied, la crosse d'acajou et trois chargeurs. De plus, si vous commandez maintenant, nous vous donnerons deux boîtes de munitions et ce superbe couteau à cran d'arrêt. N'hésitez plus, commandez immédiatement parce que nos stocks sont limités et que certains modèles ne sont déjà plus disponibles. Et maintenant, je sais que je vais en rendre plusieurs très heureux, car voici le moment de vous présenter le M-16. La qualité légendaire de cette arme a imposé le respect dans bien des pays sous-développés. Si vous devez ne posséder qu'une seule arme chez vous...

Moi, je n'ai pas d'arme. De toute façon, à quoi bon avoir un fusil si l'on ne possède rien d'autre ? Peut-être que mes voisins seraient moins bruyants si je les menaçais un peu, mais les prix affichés à l'écran sont élevés, très élevés. Je me résigne. Acheter le silence de quelqu'un coûte trop cher pour moi.

Je vais voir où en est Étienne. Allongé sur son lit d'hôpital, l'enfant regarde une femme qui lui tient la main. Il s'agit probablement de sa mère. Un médecin à la mine basse ausculte la poitrine du jeune patient. Une machine, à ses côtés, fait un bruit de soufflet. Au bas de l'écran, un tracé de moniteur cardiaque indique la condition précaire d'Étienne. Un narrateur à la voix douce commente la scène.

— ... des années. Rien ne peut plus le sauver. Le manque de fonds pour la recherche a condamné Étienne à une lutte désespérée contre la maladie. Entouré de ses proches, il vit ses derniers instants dans l'espoir que d'autres enfants auront plus de chance que lui. Il n'en tient qu'à vous d'éviter qu'une pareille tragédie...

Quelques râles du malade et un tracé plat du moniteur cardiaque précèdent de peu les hurlements de la mère éplorée. Calmement, le médecin prend la femme par les épaules et l'éloigne du corps inanimé de son fils. La caméra s'approche et fait un

gros plan du visage cireux de l'enfant. Je change une dernière fois de chaîne et je contemple une énorme paire de fesses poilues. C'est drôle, mais les trucs obscènes sont toujours filmés en gros plan.

Je regarde un homme donner des coups de rein dans une jeune femme qui s'est fait charcuter pour être plus attirante. Plus les amants s'ébattent, plus mon appartement me semble vide. Le bonheur de l'un, c'est l'amertume des autres. J'imagine que lorsqu'on n'a que la télévision pour nous tenir compagnie, on finit par confondre l'érotisme et la morbidité. Les cris de jouissance s'intensifient. Je ne reconnais plus ce que je regarde, tant la caméra s'est approchée de son sujet. Deux corps se mélangent et s'emboîtent, deux voix gémissent à l'unisson. Je n'aurais jamais cru que le sexe puisse être aussi triste. C'est peut-être pour cela que les femmes pleurent si souvent lorsqu'elles chantent.

À quoi bon m'entêter ? Au lieu de m'endormir comme prévu, la télévision me donne la nausée. J'éteins mon téléviseur et me retrouve seul au milieu d'un univers au-dessus de mes moyens. À l'aide d'un jeu de cartes découvert sous mon canapé, j'entreprends la construction d'un château. On frappe à la porte de mon appartement. Comme à mon habitude, je reste assis et j'attends, pour voir si mon visiteur insiste. Une série de coups retentit à nouveau. Sans me presser, je me lève et je vais répondre. La porte s'ouvre sur un homme en habit qui me regarde d'un air grave.

— Bonjour, je recueille des dons pour les défavorisés.

Je réprime un sourire et déclare simplement :

— Désolé, mais je n'ai pas d'argent.

D'une main, il repousse la porte que je m'apprêtais à fermer et me dit rapidement :

— Nous acceptons tous les dons. Vous pouvez donner de la nourriture, des jouets ou des vêtements. Faites un bon geste.

Pour m'éviter une discussion pénible, je fais signe à mon interlocuteur de m'attendre quelques instants et je pars en quête d'un objet quelconque à lui offrir. Au bout d'une ou deux minutes, je reviens avec mon téléviseur. Surpris, il me contemple un moment avant de s'emparer de l'appareil.

— Merci beaucoup, monsieur. Ça fera sûrement le bonheur d'une famille dans le besoin.

Sa remarque me semble tellement absurde que je lui réplique :

— Monsieur, si quelqu'un trouve son bonheur grâce à ça, c'est vrai qu'il est défavorisé. Bonne journée!

Sans lui laisser le temps de répondre, je referme la porte. Bien sûr, j'aurais pu vendre mon téléviseur chez un prêteur sur gages. Il m'en aurait donné assez pour m'acheter de la nourriture ou quelques pilules de plus. Mais pourquoi me donner la peine de prolonger mon agonie ? Au lieu de perdre mon temps à contempler tout ce que je ne posséderai jamais, je veux maudire le monde pour ce tout ce qu'il m'a refusé. Qui sait ? Peut-être existe-t-il vraiment une justice divine. Si c'est la cas, mon geste me vaudra sûrement quelques clémences célestes. À l'heure du bilan final, j'aurai une bonne action à mon actif. Mon père avait raison. J'aurais dû être comptable.

Je retourne à la cuisine. L'eau est froide. Le bouton du gaz est ouvert mais la flamme est morte. Pendant que je regardais la télévision, le gaz naturel s'est répandu dans tout l'appartement. De nouveau assis sur ma table de cuisine, j'hésite entre avaler une gélule et m'allumer une cigarette.